

teaux étaient rares aussi en Asie, mais on disait, dans le même sens, *faire des châteaux en Asie*. On dit encore, de nos jours, *bâtir des châteaux en l'air*, expression qui s'explique d'elle-même : vouloir faire une chose impossible, c'est bâtir des châteaux en l'air.

On rit souvent des fous qui rêvent tout éveillés ; mais ceux même qui se moquent rêvent aussi, à leur insu, et les plus sages ont dû parfois aux divagations de leur esprit des instants de bonheur. Tous, à certains jours de la vie, nous avons eu nos joies imaginaires :

Car on en fait partout des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne ;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Un commis est ministre, un jeune abbé prélat ;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

(Collin-d'Harleville.—*Les Châteaux en Espagne*, acte III, scène VII.)

Lorsque Mme de Villars était à Madrid, en qualité de dame d'honneur de la Reine, elle désirait beaucoup revenir dans son pays pour y faire des châteaux en Espagne :—“ Il n'y a qu'en France, disait-elle, qu'on bâtit des châteaux en Espagne ; mais quand on est en Espagne, on n'a pas envie d'y bâtir des châteaux.”

PRENDRE L'OCCASION AUX CHEVEUX.

Origine de cette locution.

Ne pas laisser échapper le moment favorable de faire une chose, le saisir juste quand il se présente, cette locution vient de ce que les anciens représentaient l'Occasion sous la figure d'une femme qui n'avait point de cheveux derrière la tête ; ils voulaient exprimer par là qu'une fois qu'on l'avait laissée passer, il n'était plus possible de la saisir. Nous citerons, pour en faire foi, cette inscription sur une statue de l'Occasion, tirée de l'Anthologie : Quel est l'artiste qui t'a faite ?—Un Sycionien.—Quel est son nom ?—Lysippe.—Toi-même, qui es-tu ?—L'arbitre suprême de toutes choses, l'Occasion.—Pourquoi te tiens-tu ainsi sur la pointe du pied ?—Je ne me fixe jamais davantage.—Pourquoi t'a-t-on mis des ailes aux pieds ?— Parce que mon vol devance le vent.— Pourquoi ce rasoir à ta main ?—Pour montrer aux hommes que je suis plus tranchante qu'un glaive.—Et cette chevelure qui descend si longue sur ton front ?—C'est pour être facilement saisie par le premier qui me rencontrera.—Tu n'as pas un seul cheveu derrière la tête ?—C'est afin que nul de ceux qui m'auront une fois laissée échapper ne puisse me ressaisir dans mon vol.—Pourquoi l'artiste qui t'a sculptée t'a-t-il placée sous ce portique ?—Étranger, c'est pour t'insultir.—(Posidippe.)

CE QUE C'EST QU'UN FRUITS SECS, EN TERME D'ÉCOLE.

Nous pensions être amené logiquement, naturellement même à l'explication des *fruits secs* ainsi entendus par les idées qui se rattachent aux phrases consacrées ; *travailler sans fruit ; fruits mûrs, desséchés ; ne porter aucun fruit*, et les proverbes qui en dépendent ; mais les apparences nous auraient trompé. Ces mots nés au sein de l'École polytechnique ont eu pour berceau l'histoire suivante, qui a été racontée à M. Génin par un ancien élève de cette école : “ Il y avait alors à l'École (il s'agit d'une des premières promotions) un élève venu d'une des provinces du Midi, où son père faisait en grand le commerce des fruits secs. Ce jeune homme, dont la vocation n'était pas du côté des mathématiques, travaillait peu ou ne travaillait pas du tout. Et quand ses camarades essayaient de le stimuler par la crainte de manquer ses examens et de perdre sa carrière, il répondait d'un ton insouciant et avec son accent provençal : “ Eh ! qu'est-ce que cela me fait ! Hé bien ! je serai dans les fruits secs, comme mon père ! ” Ce mot, obstinément répété, fit fortune ; le jeune homme fut effectivement dans les fruits secs ; et depuis on a dit par allusion et par euphémisme, un tel sera dans les fruits secs ;—il a été *fruits secs* :—c'est un *fruits secs* de l'École polytechnique (et non *fruit sec* au singulier). ”

Cette expression, qui s'est d'abord appliquée exclusivement aux élèves de l'École polytechnique et de l'École normale, qui avaient manqué leurs examens de sortie, s'est bientôt étendue aux élèves de toutes les écoles, et elle sert à qualifier aujourd'hui tous ceux qui échouent.

FAIRE CHARLEMAGNE.

Origine de cette locution.

C'est se retirer du jeu, après avoir gagné, sans offrir de revanche à ses adversaires. Ces joueurs dont parle Mme de Girardin, qui, lorsqu'ils gagnent, sont tout à coup saisis d'étourdissement, éprouvent le besoin de respirer un air plus frais, et profitent d'une discussion qui s'élève pour prendre leur chapeau et s'en aller, ont perfectionné à notre époque l'art de *faire Charlemagne*, cette honteuse action exprimée par un grand nom.

Il n'y a guère qu'une seule manière d'expliquer cette locution : la voici telle que M. Génin l'a donnée dans ses *Notes sur le Dictionnaire Français* : “ Je ne puis trouver à cette façon de parler d'autre origine qu'une allusion à la mort de Charlemagne, arrivée au moment de la plus grande puissance d'Occident. Charlemagne garda jusqu'à la fin toutes ses conquêtes, et quitta le jeu de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines fait comme Charlemagne, il *fait Charlemagne*.—Le fils du grand empereur n'eut pas autant de bonheur que son père. Louis le Pieux ne fit pas Charlemagne, et ses successeurs pas davantage. C'est justement ce contraste qui a dû donner naissance à cette expression assez poétique. Et elle se présentait naturellement, puisque l'un des quatre rois du jeu de cartes porte le nom de Charlemagne.”—*J. d'Éducation de Bordeaux*.

(A continuer.)

EDUCATION.

PÉDAGOGIE.

DE L'UTILITÉ DES EXEMPLES FAMILIERS ET DE L'EMPLOI DES MOYENS SENSIBLES DANS L'ENSEIGNEMENT.

On a signalé bien des fois les inconvénients d'un enseignement purement abstrait ; on a dit combien il fait peu d'impression sur l'esprit des jeunes élèves, tandis que les exemples familiers et les moyens sensibles, en frappant les regards, saisissent l'esprit et donnent une notion précise des choses que le langage de la théorie laisse souvent dans le vague et l'obscurité.

Pour montrer combien ces raisons sont fondées, nous aurons recours aujourd'hui à l'une des sciences, à l'égard desquelles il est le plus difficile de donner aux élèves des idées exactes, tant les faits dont elles s'occupent dépassent, lorsqu'ils sont mal présentés, la portée ordinaire des intelligences. Nous voulons parler de la cosmographie, dont quelques notions, dépourvues de tout appareil scientifique, auraient certainement la plus heureuse influence sur l'esprit de la jeunesse.

Rien, en effet, ne peut contribuer autant que cette science à élever l'esprit, à éveiller en lui l'idée de l'infini, et à le pénétrer de respect et d'admiration pour le souverain Créateur des mondes, pour celui qui dirige leur course dans les espaces immenses où ils accomplissent leurs révolutions. Et cependant ces résultats sont en général manqués, faute de savoir intéresser l'esprit par des démonstrations qui le captivent et s'en emparent fortement. Le plus souvent même on néglige de donner des notions qui auraient un puissant attrait pour les élèves, si elles leur étaient présentées avec assez de clarté et de manière à frapper leur imagination.

Dites en effet à un enfant que le soleil est 1,400,000 fois plus gros que la terre et qu'il en est éloigné de 35,000,000 de lieues, vous lui donnerez par là l'idée de nombres très grands ; mais comme ces nombres dépassent tout ce qu'il a l'habitude de voir ou de se figurer, il ne lui en restera que l'idée d'un corps beaucoup plus grand que la terre et très éloigné, sans qu'il se fasse aucune idée exacte des rapports qui existent entre ces deux astres.

De même, pour donner une idée des distances des astres qui composent le système planétaire, contentez-vous de dire que Mercure est éloigné du soleil de 14,700,000 lieues ; que Vénus en est à 27,500,000 lieues ; Mars, à 58,000,000 ; Ju-